Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 101

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : L'anneau d'argent
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-249127

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 10 décembre 1899 N° 101 Deuxième année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche à Porrentruy — TÉLÉPHONE

LE PAYS DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche à Porrentruy — TÉLÉPHONE

LE PAYS 27me année | **Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS** | 27me année *LE PAYS*

NANSEN

à la recherche du Pôle Nord

Comment le Fram résista-t-il aux pressions que les glaces exercèrent sur lui ? Les pressions commencèrent déjà au mois d'octobre 1893. Elles dépendaient surtout du flux et du reflux de la mer. Parfois toute la couche de glace s'agitait, puis tout-à-coup le vaisseau se soulevait de plusieurs pieds pour redescendre ensuite avec la même rapidité. Le bruit produit par les masses de glace se heurtant et se pressant les unes contre les autres était effrayant et tellement fort qu'il devenait impossible de se parler. Tout vaisseau construit autrement que le Fram eût été écrasé. Le Fram résista à tous les chocs et n'éprouva aucune avarie. Sans doute, dans les premiers temps, l'équipage prenait peur quand il voyait les glaçons immenses se soulever et s'affaisser. Mais bientôt nos hommes se rassurèrent complètement et se sentirent dans leur vaisseau comme dans une forteresse inexpugnable.

Le temps se passait assez agréablement à bord. Ceux qui n'avaient quelque travail ou des observations scientifiques à faire pouvaient lire, jouer ou faire de la musique. On avait à bord un harmonica et même un harmonium. L'arrivée de la nuit polaire fit sur les voyageurs une profonde impression. Pendant cette longue nuit le ciel ressemble à une grande coupole qui est bleue au centre et qui passe successivement au vert, au lilas et au violet. Sur les champs de glace on croit voir des ombres d'un bleu-violet. Dans le bleu de la coupole brillent les étoiles. Vers le sud, on aperçoit la lune entourée d'un grand disque rouge et jaune, d'un cercle jaune et de légers nuages dorés. De temps en temps apparait l'aurore boréale. « Ce phénomène, dit un auteur, commence près de l'horizon où l'on ne voit d'abord qu'une lumière jaune et diffuse, en forme d'un arc mal défini. Cet arc s'élève et à mesure qu'il monte, on le voit changer d'apparence. Une foule de points deviennent plus sombres, d'autres plus éclatants : ceux-ci s'animent, ils lancent, ils dardent des rayons semblables à d'immenses fusées qui peu-a-peu en agrandissant leur course, vont converger vers un même point du ciel. Là, il se forme pendant longtemps une magnifique coupole étincelante, formée de rayons rouges et de rayons verts d'émeraude, rayons passagers, mobiles, sans cesse changeants, et se renouvelant sans cesse avec des nuances et des éclats différents ; c'est la couronne de l'aurore. Au-dessus de l'arc, c'est un autre aspect : on croirait voir un immense rideau couvert de rubis, de topazes et d'émeraudes, parfois phosphorescent, parfois intincelant, qui se replie, qui s'agite sous forme de magnifiques ondulations dont les mouvements parcourent toute la largeur du ciel. Après quelques heures, cette agitation prodigieuse se calme peu à peu, les rayons deviennent moins vifs, moins fréquents ; leur éclat s'affaiblit, la lumière se dissipe ; on ne distingue plus que quelques rares éclairs de lumière diffuse qui à la fin s'éteignent, et tout retombe dans le calme et les ténèbres de la nuit. Et bientôt la scène recommence au milieu d'un silence de mort. »

Le Fram continua à marcher en zigzags vers le nord-ouest. Arrivèrent Noël et le nouvel-an de 1894. Ces fêtes furent célébrées par des diners fort bien préparés. Et tandis qu'en Europe on plaignait les voyageurs, ceux-ci ne vivaient pas trop mal au sein de leur immense solitude.

Les jours et les mois s'écoulaient, et le vaisseau avançait, lentement, trop lentement aux yeux de Nansen et de ses compagnons. Le 18 juin 1894 ils étaient à 81° 52' de latitude et 120° de longitude, mais pendant l'été ils furent repoussés vers le sud-est par les vents du nord. Ce n'est que le 21 octobre qu'ils atteignirent le 82e degré de latitude. A Noël 1894 ils étaient à 83° et quelques jours plus tard à 83° 24', latitude à laquelle jusqu'alors Lockwood seul était parvenu en 1882, au nord du Groënland.

Ce sont le 4 et le 5 janvier 1895 que le Fram eut à subir les plus fortes pressions. Il était alors pris dans une couche de glace de 6 mètres d'épaisseur. D'énormes glaçons se soulevèrent sur la couche inférieure et s'avancèrent contre le vaisseau avec une force irrésistible. On entendit d'abord comme les grondements du tonnerre accompagnés du bruit d'un tremblement de terre lointain, puis le bruit se rapprochant retentit comme une espèce de concert infernal. Dans la demi-obscurité on voyait les glaces s'accumuler ; des glaçons de 3, 4, 5 mètres d'épaisseur se pulvérisaient tandis que d'autres plus grands encore s'entassaient. Effrayés les témoins de ce spectacle prennent la fuite de peur d'être écrasés, mais voilà que tout à coup, la glace se rompant devant eux, ils se voient en face d'un sombre abime du fond duquel l'eau se mit à jaillir. Puis de nouvelles collines de glaces s'avancent au milieu d'un

---

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 22

L'anneau d'argent

Mme de Lescure sentait le terrain devenir brûlant. Si la nouvelle d'une victoire remportée par son mari se confirmait, ne devait-elle point s'attendre, à tout instant, à voir arriver des gens pour la ramener vers lui ? Et, si par malheur cette nouvelle était inexacte, comment faire pour échapper aux pressantes prières de Riolleau pour célébrer leur mariage, sans lui révéler qui elle était en réalité, et lui apprendre que ces habits de paysanne cachaient la marquise de Lescure ? Elle retombait dans ses perplexités, plus profondément encore qu'au début de cette bizarre aventure. La situation devenait ridicule, touchante et dangereuse tout à la fois. Par instants, elle ne pouvait s'empêcher de rire à l'idée qu'un pauvre paysan, séduit par sa jeunesse et sa beauté, voulait à toute force épouser qui... la marquise de Lescure !... Puis, à l'idée de la déception, du désespoir trop certain du malheureux Pierre, elle s'attendrissait avec toute la bonté de son cœur, bonté où se mêlait une ombre légère de coquetterie flattée par cet hommage si naïf, si parfaitement sincère.

Son âme délicate et tendre passait successivement par ces diverses émotions, sans y trouver d'autre solution que le prompt départ espéré, ou une fuite anticipée.

— Ma bonne Fauchard, dit-elle en montrant l'anneau d'argent qui brillait à son doigt, ma bonne Fauchard, je n'ai qu'une manière de me tirer de cette difficulté, c'est de partir quand même et tout de suite.

— Mon Dieu ! madame la marquise ne fera pas cela ! Et nous qui répondons d'elle ! Et puis où aller pour être en sûreté mieux que céans !

— C'est vrai, ma bonne Segonde, mais si je ne m'y décide pas et promptement, l'ami Riolleau est capable de m'amener, un de ces jours, quelque prêtre pour bénir notre union ! Comprenez-vous cela !

Et toutes deux de retourner la situation sous ses divers aspects, pour tâcher d'y trouver une solution.

Riolleau avait-il quelque projet de ce genre ? En tous cas, il continua d'être la discrétion même ; toutefois, il était facile de voir qu'il se maîtrisait de moins en moins facilement. Il venait le soir, un instant, s'asseyait sur un escabeau bas, presque aux pieds ds la Victorine, et ses grands yeux brûlés de fièvre, fixés sur le visage de la jeune femme qu'il regardait comme sa promise, ou sur l'anneau d'argent, laissait lire sans nul mystère jusqu'au fond de son cœur, tous les désirs et tous les rêves qui le remplissaient.

Un soir, en quittant la chaumière, il s'approcha de la Victorine, lui prit la main et murmura près de son oreille :

A quand, ma Victorine ? Quand seras-tu mienne ?

— Bientôt, mon Pierre, répondit-elle en rougissant, tant ce mensonge commençait à lui peser.

Il partit radieux sur cette bonne parole.

(La suite prochainement.)

bruit semblable à celui d'une énorme cascade, de coups de tonnerre et de coups de canon. Les collines de glace se rapprochent de plus en plus tandis que le glaçon sur lequel Nansen et ses compagnons se trouvent devient de plus en plus petit. L'eau commence à le submerger et tous sont obligés de grimper sur les glaçons mouvants pour ne pas prendre un bain forcé et pour atteindre la glace solide.

L'année 1894 s'achève et l'année 1895 commence au milieu d'émotions semblabes. Le 4 janvier 1895, une puissante colline de glace s'avance contre le Fram, le prend par le flanc et menace de l'enfoncer. Tous, se croyant perdus, sortent au plus vite du vaisseau et placent sur la glace les objets les plus indispensables. Mais le vaisseau résiste au choc et au moment où les poutres commencent à craquer pour la première fois, il se soulève au-dessus de son lit de glace et se dégage de la rude étreinte qu'il vient de subir.

Après le 5 janvier, le Fram jouit d'un long repos pendant lequel il fut poussé constamment vers le nord-ouest.

Pendant ce temps-là, Nansen méditait un nouveau projet. Il se disait que le Fram aurait bientôt atteint le point le plus septentrional de sa course et que l'été de 1896 arrivé, il faudrait en tout cas songer à rentrer en Europe. Il prit la résolution d'abandonner son vaisseau, de partir en traîneau et, accompagné d'un seul homme, de se diriger vers le nord aussi loin qu'il le pourrait, puis de gagner ensuite soit la Terre de François-Joseph, soit le Spitzberg. Il fit avec le plus grand soin les préparatifs exigés pour l'expédition qu'il projetait. Quand il quitta le Fram, le 14 mars 1895, il y avait un an 8 mois et 19 jours qu'il était sorti du port de Christiania et 1 an 5 mois et 23 jours qu'il était prisonnier des glaces polaires. Son vaisseau qui se trouvait en ce moment à 83° 59' de latitude et à 102° 27' de longitude, c'est-à-dire à peu près au nord du cap Tscheljuskin, devait continuer sa route sous les ordres du capitaine Sverdrup.

Pour faire l'expédition la plus aventureuse qui eut été jamais tentée, Nansen prit avec lui un jeune homme robuste, Johannsen, 28 chiens et trois traîneaux chargés de provisions pour 100 jours. Il trouva d'abord la glace si favorable que le 22 mars, après 8 jours de marche ; il avait atteint 85° 10', c'est-à-dire parcouru une distance de 132 kilomètres. A partir de ce moment il rencontra de nombreuses difficultés. La glace était tantôt crevassée, tantôt couverte de blocs plus ou moins grands. Ces crevasses et ces blocs le mettaient au désespoir et l'empêchaient d'avancer : c'était comme s'il eût dû passer sur des terrains éboulés. Il perdait un temps précieux à chercher un chemin et quand il l'avait trouvé, il devait encore s'y frayer un passage. Il fallait qu'il escaladât les blocs de glace et qu'il transportât ses traîneaux de l'autre côté, ce qui était un grand travail, et ce travail etait à recommencer à tout instant. Un jour Johannsen tomba dans une crevasse où il y avait de l'eau et prit un bain qui lui parut un pen froid. Pendant que nos voyageurs se reposaient, leurs vêtements gelaient et formaient une armure de glace avec laquelle ils étaient forcés de marcher jusqu'à ce que la chaleur de leur corps avait rendu la souplesse à leurs habits.

Le 4 avril, Nansen était à 86° 3' de latitude, et à 95 de longitude. Aussi loin que sa vue portait, il voyait la glace en mouvement et les glaçons se pousser mutuellement en mugissant.

Quatre jours plus tard, le 8 avril, il était arrivé à 86° 13' 6', c'est-à-dire à 420 kilomètres du pôle. Il en avait fait 249 1/2. Il écrivait dans son journal : « La glace devient toujours plus mauvaise. Je ne vois que des blocs de glace. Nous sommes obligés de porter nos traîneaux presque constamment. Même du sommet des monticules les plus élevés, je n'aperçois que la même glace. C'est inutile d'aller plus loin. Nous perdons un temps précieux et nous n'aboutissons à rien. Je prends donc la résolution de m'en retourner et de me diriger vers le cap Flegely » (le point le plus septentrional de l'île du Prince Rodolphe dans la terre de François-Joseph.)

Nulle part Nansen n'avait aperçu de terre. Et partout la glace était en mouvement et marchant au gré du vent, comme en pleine mer. La conclusion à tirer de ce fait, c'est que dans ces régions et de ce côté du pôle-nord, il n'y a pas de terre d'une étendue quelque peu considérable.

Pour arriver au cap Flégely, Nansen devait se diriger vers le sud-ouest et avait une distance d'environ 540 kilomètres à parcourir. Il en avait fait 250 en 26 jours, du 14 mars au 8 avril. Le retour fut encore plus pénible que l'aller. Nansen et son compagnon devaient aider constamment aux chiens à tirer leurs traîneaux. Tous deux étaient si fatigués qu'ils s'endormaient quelquefois en marchant, et ne se réveillaient en sursaut que lorsqu'ils venaient à trébucher. Quand épuisés, à bout de forces, ils étaient forcés de s'arrêter pour se reposer, ils s'installaient derrière un glaçon pour s'abriter un peu contre le vent et se préparaient leur repas frugal. Ils se glissaient ensuite dans un sac de fourrure pour dormir, mais leur sommeil n'était pas long ni des plus doux. Il n'est pas facile, en effet, de bien dormir lorsque le froid vous fait claquer des dents et lorsqu'on est dans des vêtements roides comme s'ils étaient en tôle. Ce n'est que vers l'heure de leur lever que leurs vêtements devenaient un peu chauds, se dégelaient, devenaient souples et humides pour se roidir de nouveau dès qu'ils étaient sortis de leurs sacs. Blessé par sa cuirasse de glace, Nansen finit par se faire deux grandes plaies au bras et au poignet.

Dans la crainte de manquer de vivres, nos voyageurs commencèrent bientôt à se rationer. Toutefois, pour célébrer la fête de Pâques, le 14 avril, ils s'accordèrent quelque chose d'extraordinaire, du petit lait, des myrtilles et du jus de citron.

A mesure qu'ils avançaient vers le sud, ils trouvaient la glace meilleure ; ils sentaient aussi quelque chose comme la chaleur du printemps. Le 30 avril, il faisait chaud, dit Nansen ; en effet, il n'y avait plus que 20 degrés centigrades de froid, et l'on apercevait de vastes étendues de glace fraîche et unie. Mais, hélas ! d'effrayantes crevasses apparaissaient à tout instant, barrant le passage. Et plus, nos voyageurs s'avançaient vers le sud, plus les crevasses devenaient larges et profondes. Elles étaient d'ordinaire remplies de glaçons flottants ou couvertes d'une mince couche de glace, de sorte que nos voyageurs ne pouvaient les franchir ni à pied ni à l'aide du petit canot qu'ils avaient pris avec eux. Force leur était donc de contourner les crevasses et ces détours leur occasionnaient parfois des pertes de temps d'un demi-jour.

(A suivre.) J. JECKER
curé à Moutier.

NOTRE COMMERCE

en Suisse a été l'objet déjà de quelques données statistiques publiées dans un des derniers numéros du *Pays*, extraites du tableau que vient de dresser le département des douanes. On a pu voir que l'importation en Suisse présente pour les trois premiers trimestres de l'année une notable augmentation sur la période correspondante de l'année précédente.

Les plus grosses augmentations portent sur les produits chimiques (2 millions de fr.), les machines (1 m.), les fers (6 m.), les métaux précieux (3 m.), les denrées alimentaires (16 m.), la soie (3 m.), la confection (1 m.). En revanche, l'importation des animaux a baissé de 16,000 pièces et de 2 millions de francs celle des montres, de 97,000 pièces et de 503,000 fr.

L'exportation a monté de 52 millions. Les montres participent à cette plus-value pour 2 millions ; les machines pour 4 ; les métaux précieux non monnayés, 3 ; les comestibles, 2 ; le coton, 21 ; la soie, 16. Mais l'exportation des animaux a baissé de 15,000 pièces et de 3 millions de francs. En rapprochant ces chiffres de ceux de l'importation, on constate que la Suisse a consommé son propre bétail dans une proportion beaucoup plus forte qu'en 1898.

Ainsi nous avons importé 2228 vaches de moins qu'en 1898, mais, d'autre part, nous en avons exporté 5557 de moins que l'an dernier. Pour les bœufs, il n'y a de différence notable qu'à l'exportation, laquelle a fléchi de 12,965 pièces.

Pour les veaux gras, notre importation a diminué de 1462 pièces et notre exportation de 3693. Pour les autres veaux, la diminution à l'exportation se monte même à 6367 têtes. En somme, si les difficultés mises à l'importation par nos mesures sanitaires ont réduit considérablement nos achats de bétail étranger, l'avantage que l'éleveur indigène a pu tirer de cette situation a été plus que compensé par le resserrement des débouchés ouverts à l'exportation.

Le mouvement des métaux monnayés constitue l'élément le plus intéressant de la statistique de notre commerce durant les trois premiers trimestres de 1899. Ce mouvement, qui n'est pas compris dans les totaux cités plus haut, se chiffre par 95 millions à l'importation et 54 millions à l'exportation. Cette dernière somme, qui est en avance de 15 millions sur le chiffre correspondant de l'année dernière, est naturellement incomplète, car une bonne partie de nos exportations de numéraire échappent à la douane suisse. Il n'en est pas de même des importations d'argent monayé, qui ont dépassé de 37 millions celle des trois premiers trimestres de 1898 et de 7 millions le total de toute l'année dernière.

Ces chiffres, dit la gazette de Lausanne, témoignent d'une inquiétante recrudescence des retraits d'écus à destination de la France, et, chaque année, l'avertissement qu'implique ce symtôme de notre situation économique devient plus pressant. Tout ce que le monde officiel a su trouver pour remédier à cet état de choses, consiste dans le vote d'une loi d'assurance obligatoire qui bouleversera les budgets de la Confédération et des particuliers.

Scènes d'audience

Deux recettes précieuses

Il est trop aisé de dire, d'une difficulté apparente, tournée par un moyen d'une simplicité enfantine : « Ce n'est que cela ? J'en ferais bien autant ». Personne n'y contredit ; mais c'est l'histoire de l'œuf de Christophe Colomb : il fallait y penser.

C'est aussi, du reste, l'histoire de la plupart des découvertes à l'état de théories ; les moyens les plus compliqués sont impuissants à les met-